

## ANTONIO D'ALFONSO

# L'ÉCRIVAIN ATOPIQUE

**ABSTRACT** (*The Writer from Atopia*) The author of this article presents the concepts of 'pluriculturalism' and 'plurilingualism'. These notions he places against the idea that the immigrant writer inevitably assimilates and will forsake whatever language and culture he carried with him in his suitcases. This position of conscious non-assimilation will lead to what he called elsewhere Atopia, which stands at the opposite end of nationalism. The author explores what the future holds for such writers who will ultimately become all writers from Atopia.

**KEYWORDS** Literature, Atopia, Pluriculturalism, Plurilingualism

À la télé Internet, l'autre soir, j'ai écouté sur TED TALKS une conférence de Parag Khanna. Son thème, c'était la connectographie, un néologisme que Monsieur Khanna a inventé. Son idée, magnifique à mes yeux, c'est que l'avenir sera un monde sans pays ; de plus en plus, les villes seront jumelées pour se transformer en "Méga Villes". La géographie sera interconnectée par tous les moyens, et non plus divisée par des murs visibles ou invisibles.

Si je donnais ce genre de conférence de vive voix ici, il y aurait de fortes chances qu'un aléa météorologique, un ouragan, s'abattraît sur moi. Alors je chuchoterai, le plus doucement que possible, quitte à ne plus m'exprimer en public. Je me cache, j'écris seul, je ne pense même plus à être publié. Le refus me connaît bien.

Je suis né à Montréal dans les années cinquante du siècle dernier. Ma vie a été pluriculturelle et plurilingue dès ma naissance. À la maison nous parlions environ six ou sept langues autour de la table, le dimanche après midi : l'abruzzaise, le molisan, le calabrais, le sicilien, l'albanais, l'anglais et le français. Les parents, les oncles, les tantes, les grands-parents, les enfants : tous se comprenaient. C'était la célébration de la différence.

Les choses ont changé depuis 1968. Il y a des années comme celles-là qui restent imprégnées dans son esprit. Quelque chose a changé à ce moment-là. Partout sur terre.

Lentement, une trancheuse est tombée sur les sociétés. De la fête nous sommes entrés dans le deuil de la nation. Une bombe ici, une bombe là. Un mort ici, un mort là. Une manifestation ici, une armée là. Tout au nom de la patrie, de la vérité. Ici comme ailleurs.

La ville de Saint-Michel où j'avais grandi avec des Italiens a été annexée par la ville de Montréal et soudain l'anglais et l'italien ont disparu. De l'orchestre polyphonique, une seule voix s'est imposée avec ses messages, avec sa propagande. Le plaisir cosmopolite a été envahi par le discours, à mon avis, ethnocentrique, souverainiste, séparatiste. Ici comme ailleurs.

Quoique francophile, je ne partage pas la notion du territoire comme le ventre d'une culture. Surtout lorsque le concept dissimule mal son encouragement de l'ostracisme. Le pays appartient à tous ses citoyens. Tout ce qui est multi- est rébarbatif, usurpatoire, illégale. On ferme les autoroutes, les aéroports sont monolingues, les affiches nous invitent à épouser notre cousine.

On a beau maquillé sa vision de globalisation avec les couleurs du capitalisme, c'est un concept proscrit. On n'arrive même pas en à parler sans que la réaction soit immédiatement violente. Le paradoxe est qu'il faut lire les auteurs qui écrivent contre la globalisation pour découvrir les auteurs qui partagent nos opinions. C'est grâce à Alain Finklekraut que j'ai appris de l'existence d'Ulrich Beck, l'un des grands penseurs d'après-guerre. Il est important ici de souligner que la globalisation ne doit pas être confondue avec The New World Order, ce rêve fou d'un seul gouvernement.

J'ai tellement voulu me libérer de cette position de globalisation, qui émergerait des citoyens, et non imposée par un groupe de banquiers, mais je n'y suis pas arrivé. Je me sentais comme prisonnier d'une idéologie dépassée. Je me sentais comme Nino dans *Pain et chocolat* (1973), de Franco Brusati. Dans chaque réunion de collègues qui chantait la chanson de Félix Leclerc sur son fils enragé, je me recroquevillais, et espérais qu'il y ait une femme qui chante *Imagine* de John Lennon. Je n'ai jamais ressenti un sentiment patriotique pour mon pays. Ce pays m'a toujours semblé aussi beau qu'un autre ; parfois, je faisais parti d'un autre pays. Finalement, j'ai compris que je ne me sens pas bien dans aucun pays. L'ailleurs, je le porte en moi, comme une tache sur le front.

Nous vivons un point tournant dans notre civilisation. C'est certainement la fin de l'ère de la Renaissance et son polis-centrisme. Nous sommes en train de nous rebrancher avec le Baroque, pas nécessairement le Baroque du passé, mais avec ce que je nomme le Nouveau Baroque. Nous glissons sur un courant centrifuge, après s'être baigné sur des plages qui furent centripètes, que nous conduisaient toujours au point de départ. J'ai un besoin de me déposséder, de me dépouiller, de m'exproprier.

Cet écartèlement social et culturel est, cependant, totalement interdit. Il suffit de voyager l'Internet ou de lire les quotidiens pour s'apercevoir que nous préférons qu'une maternelle à Londres soit uniquement anglophone au lieu d'y parler les quarante-deux langues que les enfants parlent.

Malheureusement, cela ne fait que s'empirer. Si j'ai mentionné le Nouveau Baroque, c'est aussi avec une certaine réticence. Car le monde se referme au lieu de s'ouvrir. Au lieu de parler multiples langues les gens veulent en gendarmier le territoire avec une seule langue. Un territoire, une langue. Parfois on peut ajouter la religion à l'équation. On tue les dialectes, on tue les résonances qui font bruit dans la toile blanche de sa vision du pays. On crie un peuple par pays.

Alors s'il existe, comme certains experts présupposent, l'existence de plurilinguisme (et de pluriculturalisme), cela est, dans les yeux d'historiens, l'aboutissement du trajet. Admettons que nous soyons à la conclusion d'un voyage, cela voudrait signifier que tous les chemins mènent à un centre. Et ce serait ce centre qui aspirerait toutes voix que nous entendons aujourd'hui dans les cosmopolites nord-américaines, telles New York et Toronto. Comme dans un entonnoir, toute différence doit couler vers le petit tube de l'unilinguisme et de l'uniculturel.

Chaque ville, chaque territoire absorberait les antithèses, les contradictions, les disparités, les dissemblances, les divergences, les diversités, afin de les uniformiser dans la boîte magique du Même. Cela voudrait également dire que notre centre serait le centre du monde. Un genre de dieu social et national duquel on ne pourra plus se défère. Le nationalisme comme religion, quoi. Que se passera-t-il s'il y avait des athées nationales, des athées linguistiques qui se manifesteraient ? C'est ça, je suis un athée nationale, un athée linguistique.

Nous pouvons noter qu'il y a souvent ambivalence avec les termes utilisés. Globalisation et pluriculturalisme sont des concepts qui s'opposent à globalisme, interculturalisme et multiculturalisme. Pluriculturalisme n'a pas de fin, tandis que l'interculturalisme plaque une date d'expiration. Une personne s'étoile, l'autre se renferme.

Nous ne voulons pas nous placer devant cette fortification ; nous voulons percer des trous dans les parapets et les remparts, des ouvertures qui donneront sur une nouvelle façon de voir nos sociétés culturelles et politiques.

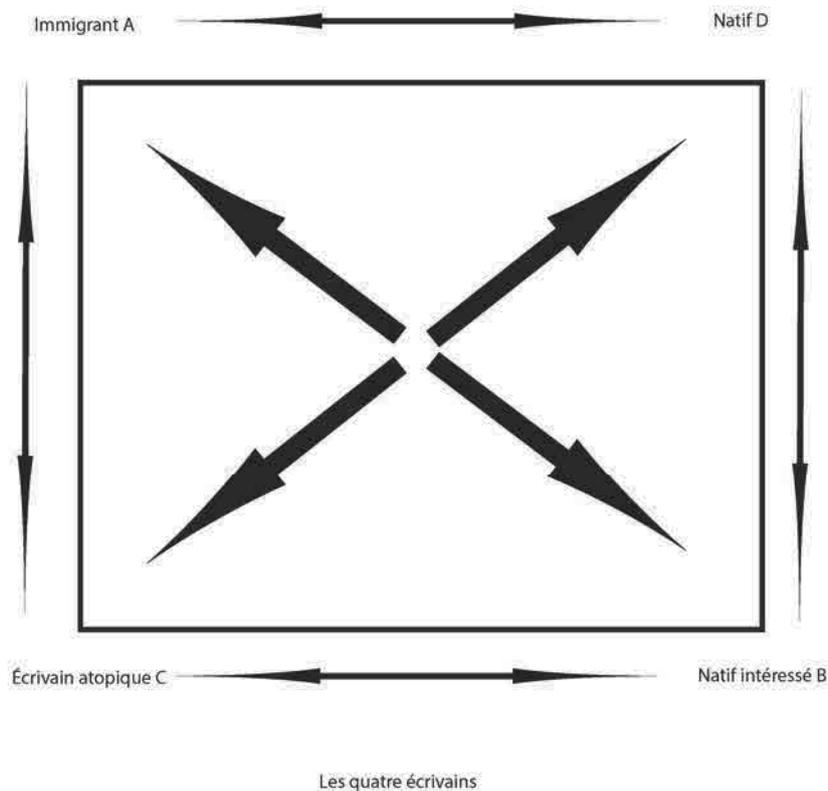
Une personne qui parle plusieurs langues arrive à le faire parce qu'elle vient d'un ailleurs où l'apprentissage des langues a été encouragé, ou bien qu'elle est née dans une famille d'ici qui a encouragé l'apprentissage des langues.

Ces deux personnes (A et B) ne sont pas les mêmes. Une (A) est émigrante, l'autre (B) ne l'est pas. Malgré leurs situations contradictoires, ces A et B se ressemblent par leur curiosité de réalités autres que la leur. Car si l'émigrante A était restée dans son pays, elle aurait été comme la personne B qui parle plusieurs langues.

Ce qui distingue ces deux personnes est le voyage, et non pas le fait qu'elles comprennent plusieurs langues. Quitter son lieu de naissance devient un devoir, une exigence, une nécessité.

Ce ne sont pas tant ces deux personnes qui s'élèveront contre l'ouverture au pluriculturalisme ; il y a deux autres protagonistes qui apparaissent dans ce carré d'opposition aristotélien qui posent de sérieux problèmes à la tolérance.

D'un côté, nous retrouvons celui, appelons le C, qui naît dans un pays qu'il ne considère pas comme le sien mais où on discute en plusieurs langues, et il y a un autre, appelons le D, qui est né dans un pays et qui ne parle que la langue de son pays.



Le voyage de A peut conduire à deux lieux : le territoire ou l'Atopie. L'Atopie est ce que je considère comme ce lieu de continuité qui se situe au-dessus de tout territoire.

Si notre acteur A choisit le territoire, il adoptera éventuellement une des positions qui s'opposent à lui : il deviendra soit B, C ou D.

Lorsque les intellectuels, les politiciens et les historiens parlent d'assimilation, ils ne cachent pas leur souhait de voir un déplacement se faire qui mènera vers le territoire. Donc, clairement vers les positions B ou D. Surtout pas C.

L'émigrant doit devenir un immigrant qui, ensuite, se conformera à la situation du territoire. La date d'expiration est apposée sur sa présence. Cette personne doit s'intégrer, s'assimiler et éventuellement, sûrement disparaître.

La personne A, l'immigrant, qui écrit dans une autre langue, est ce qui fascine les universitaires. Ils se posent la question de ce que peut être cette écriture qui n'est ni d'ici ni d'ailleurs; cette littérature qui n'a pas d'avenir en somme, car elle doit forcément s'inscrire dans un lieu. Le temps le dira. Et on attend pour examiner les résultats. On n'a pas besoin d'attendre : le dénouement sera souvent prévisible : la position nationaliste.

Pour A, l'écriture est un témoignage de son voyage d'un pays à un autre. On retrouve dans cette catégorie des écrivains qui perdent possiblement leur place dans la

tradition qu'ils ont quittée. Il existe des écrivains en exil, mais ils feront face au même motif.

Je ne sais pas comment la littérature de leurs pays d'origine ou le pays d'adoption les traitera. Il y a de fortes chances que leur travail disparaîtra dans l'oubli ; ni la tradition quittée ni la tradition d'accueil n'est intéressée par l'écrivain nomade.

Le voyageur n'est pas un touriste voyeur ; le voyageur est une personne qui doit décider de sa position culturelle. Le voyageur ne peut vivre virtuellement dans le non-lieu, à moins qu'il le choisisse comme son lieu, c'est-à-dire qu'il choisisse l'Atopie.

Toute la fascination du travail artistique de la génération de voyageurs -- car elle représente une premièrement génération qui produira potentiellement une deuxième génération -- réside dans leur besoin de se cantonner (ou non pas) dans une situation culturelle. Le voyageur devenu immigrant explore ce dilemme dans son œuvre. Son apport culturel dépendra de son choix ultime.

Regardons maintenant les joueurs pivots dans cet enjeu post-émigratoire : C et D. Je ne crois pas que l'acteur B soit un problème ; il l'est s'il prend la position de l'acteur D.

L'avenir de beaucoup d'immigrants résultera dans la prise de position de l'acteur D. C'était le cas dans le passé.

Quand l'immigrant A prend le chemin pour la position D, vers le natif unilingue, alors nous pouvons nous attendre à la création de plus en plus de murs.

Nous assistons à ce moment une poussée sociale vers la position D. On veut profiter des nouveaux arrivés pour influencer la caisse culturelle. Cela se lit, se voit, s'entend, à la télé, à la radio, au cinéma, dans les quotidiens, dans les revues et dans les livres.

L'unique position soutenable est celle de l'acteur C, la position du non-lieu, de l'Atopie. Il est mon souhait de voir les acteurs A et B adopter la position pluriculturelle et plurilinguiste.

L'art qui m'interpelle est celle produite par l'artiste C : l'écrivain qui dévie la situation maîtresse de la langue sur un territoire, l'écrivain du déracinement, l'écrivain de l'écart, l'individu en crise vis-à-vis son contexte social.

Écrire, par exemple, en italien dans un territoire dans lequel la langue italienne n'est pas reconnue de façon légale est un geste de ce genre d'écrivain courageux. Son écriture ne sera pas une faible imitation de l'écriture de l'écrivain A, l'immigrant. L'écrivain atopique n'a pas le voyage comme moteur de son imagination. Il n'a ni départ, ni retour. Il peut être un cosmopolite dans une situation virtuelle.

Intrépide, cet écrivain détourne toute attente traditionnelle. Sa vision vise forcément la globalisation, où l'être n'est pas enchaîné à une nation, à un pays, à une tradition.

Contrairement à l'écrivain de la nation qui n'a pas de vrai désir d'être traduit, pour lequel la traduction est un bénéfice accessoire, une offrande collatérale, l'écrivain atopique requiert le travail du traducteur ; il a besoin d'interprète, de complice de liaison.

L'individu s'élançait vers une nouvelle tradition, toutes les voix montent au-delà des frontières. Une tradition baroque : cela est un souhait, c'est aussi un pari. C'est le pari avec l'échec, car le succès aujourd'hui ne peut provenir que de la promotion de la nation, du refus à l'ouverture. Face à cette évidence le rêve atopique est une chimère. L'atopie est un mirage. C'est un écrivain qui marche silencieusement dans une oasis, sachant qu'il échouera, qu'il ratera la cible. Il sait, néanmoins, que son insuccès est la réussite. Car, pour lui, l'échec est son succès.